

« Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la suède », de Selma Lagerlöf, ce petit garçon qui voyage sur le dos d'une oie sauvage au nom mystérieux de Akka de Kebnekaise. « Les aventures de Tom Sawyer » ou encore « Huckleberry Finn » de Mark Twain, deux livres qui m'ont donné le goût de l'Amérique, autant que celui de la liberté et de l'impertinence. « Le roman de Renart » du cher Rabelais si truculent si attachant avec ses animaux parlant, son goupil rusé et son Ysengrin, le loup que Renart fit cocu avec son épouse, la louve Dame Hersent. Le sourire aux lèvres, je découvrais qu'on pouvait dire des gros mots en littérature, écrire des livres rigolos et dire des choses pertinentes avec le sourire. Autant de livres que nous lisait le maître, le samedi après-midi pourvu que nous eussions été sages les jours précédents. Car en ce temps-là, l'école débutait le lundi matin à neuf heures et se terminait le samedi à dix-sept heures avec la coupure du jeudi. Mais que faire de gamins à bout de force le samedi sur le coup de seize heures ?

Leur lire un roman et les éveiller à la lecture.

Ma mère m'avait acheté « Le général Dourakine » dès que je sus lire, raté, je n'ai jamais pu lire une ligne de cette salope de comtesse de Ségur.

Après, vint m'a période « Tintin », la famille s'était donné le mot pour m'en offrir pour mes sept ans, respectant ainsi le slogan « Pour les jeunes de sept à soixante-dix-sept ans. ». Quel bel anniversaire ! Le facteur n'arrêtait plus de m'apporter des colis que je déballais fiévreusement. Je rentrais dans ma période BD pour un bon moment. Ma mère m'abonna par la suite au « Journal de Tintin » qui me permit de découvrir d'autres auteurs. A cette époque aussi, on se ruait sur les fanzines venus tout droit d'Amérique, de petits formats où on lisait les exploits supposés de pilotes de guerre ou bien de cow-boys pourchassant les Indiens cruels.

Un peu plus tard je me souviens de la collection « Rouge et or », de beaux livres bien illustrés et qui commencèrent à garnir mes étagères : « Le cheval sans tête » de Paul Berna et sa poésie banlieusarde. « Un corsaire de quinze ans » de Louis Garneray, corsaire et peintre de marine qui écrivit ses mémoires et me fit découvrir « La royale » au temps des corsaires et des batailles navales contre les Anglais. A la même époque, je commençais à lire « Bob Morane », de petits romans dans la collection « Marabout ».

Quand j'ai eu quinze ans, mon oncle instituteur tira de sa bibliothèque trois livres : « Babbitt » de Sinclair Lewis, « Les sentiers de la gloire » de Humphrey Cobb et enfin, « La jument verte » de Marcel Aymé. Trois romans que je dévorais et m'ouvraient l'esprit sur les choses de la vie.

Je commençais à lire sérieusement de grands classiques : « Pour qui sonne le glas », « La condition humaine », « L'étranger », « La peste ». Hémingway, Malraux, Camus, et d'autres encore. Cependant, je n'ai jamais pu lire un seul livre de Saint-Exupéry, à mon grand dam. Pourtant, un aviateur aurait dû m'inspirer, moi qui aimait la mécanique, ses descriptions des avions, les vibrations des moteurs, le vacarme, les odeurs d'huile brûlées, et les secousses dans le cockpit au moment du décollage, les trous d'air. Mais moi, je restais invariablement accroché au manche alors que mon pilote s'envolait dans des rêveries dont il ne revenait plus, me laissant me débrouiller avec une machine dont je ne savais pas le fonctionnement. Je me suis donc crashé régulièrement en essayant de lire Saint-Ex. C'était pourtant le grand auteur de

l'époque, très en vogue : pas une année sans qu'il n'apparaisse au bac sous une forme ou une autre : « Tu as pris quoi toi ? L'explication de texte, Saint-Ex. » Et ma cousine sortait régulièrement en larmes de l'épreuve, trahit par son auteur fétiche.

Et puis j'ai plongé dans « Les raisins de la colère » de Steinbeck et j'ai tiré sur la ficelle jusqu'à ce qu'il y en ait plus : « En un combat douteux », « Des souris et des hommes », « Tendre jeudi », « Rue de la sardine », « Tortilla flat » j'en passe. J'ai essayé d'autres auteurs américains moins connus qui m'ont fait, eux aussi, découvrir l'Amérique : qui se souvient encore de Louis Bromfield ? Je viens de vérifier sur Wikipédia, pas si inconnu que ça, un écologiste avant l'heure, dont je suis fier d'avoir lu deux ouvrages « Colorado » d'abord et « Précoce automne » ensuite.

Parallèlement à ces lectures, je découvrais les polars que je lisais au début en cachette, car il n'était pas bien vu de se plonger dans ce genre littéraire. De tous les auteurs, un, a soudain émergé, San-Antonio qui devint rapidement mon maître à penser, au point que je prenne mon courage à deux mains pour le proposer pour un exposé scolaire qui me valut la note maximum, malgré les ricanements de mes congénères qui s'étaient écriés : « Que vas-tu pouvoir raconter sur San-Antonio ? ». Un homme bien plus profond que ne laisse supposer les romans de gare qu'il écrivait pour son plaisir personnel avant tout et qui désespérait son ami Robert Hossein qui avait détecté très tôt ses qualités littéraires. Il lui demandait régulièrement pourquoi il perdait son temps à écrire des San-Antonio alors qu'il jouait sur scène les pièces du dénommé Frédéric Dard, vrai nom de l'auteur « né natif de Bourgoin-Jallieu ».

Quelques livres de guerre aussi, ceux écrits par Sven Hassel enrôlé de force dans l'armée allemande pour échapper à la cour martiale et sa bande de forbans de guerre dont je dévorais les aventures depuis les plaines de Russie jusqu'à Monte Cassino en Italie.

J'étais très éclectique dans mes lectures passant de la trilogie « Marius, Fanny César » de Pagnol à « Emmanuelle », émancipation de mai soixante-huit oblige. A propos d'Emmanuelle, ce fut Emmanuelle Béart dans « Jean de Florette » et « Manon des sources » qui me donna envie de redécouvrir Pagnol.

J'avais atteint l'âge adulte, j'entrais dans la vie active, et quelle vie ! Une vie dans un laboratoire d'astrophysique spatiale. Vite, vite, il fallait que je me mette à niveau et que je lise quelques ouvrages d'astrophysique pour avoir l'air moins ignare à la cantine quand les conversations tournaient autour du boulot.

Ce fut ma période astro.

Je revins vers l'Amérique avec cette histoire des USA vue du côté indien et ce livre poignant de Dee Brown : « Enterre mon cœur à Wounded knee ». J'y ai versé des larmes. Là encore mon éclectisme me fait passer à la série de Denusière sur la Louisiane dont j'ai dévoré les cinq tomes.

Et puis ma passion pour les OVNI's m'a poussé à lire plus de cinquante ouvrages sur le sujet, ouvrages aux intérêts divers et variés, français et Américains, encore. Tout ça, parce qu'un jour, j'avais lu quelques lignes d'un livre qui traînait au labo : « Le matin des magiciens » de Pauwels et Bergier. Un ouvrage captivant qui m'ouvrait tout à coup les yeux sur des mystères passionnants.

En parallèle, je découvrais Cavanna et ses « Ritals » avant de tout lire de lui, y compris son ouvrage nommé « Et le singe devint con », un livre à mettre dans bien

des mains d'aujourd'hui. Mais je lisais aussi l'auteur de « La métamorphose des cloportes », « La cerise », « L'hôpital » etc. Alphonse Boudard, voilà des écrivains qui, par leur style, me faisaient revenir à mes amours premières, San-Antonio et ce parler populaire, si imagé, si riche de trouvailles et si évocateur.

Petit à petit, j'ai glissé vers le thriller et trouvé des auteurs remarquables comme George Pelecanos qui me parlait de Washington, sa ville. Douglas Kennedy qui me faisait visiter sa côte est des États-Unis. Kellerman ou Connelly dépeignant Los Angeles.

Quelques retours aux auteurs français contemporains, Philippe Labro, Marc Dugain, et d'autres, il y a tant à découvrir sur les rayonnages des libraires.

Mais la poésie me direz-vous, elle fut toujours présente, à chaque instant de ma vie de François Villon à Jacques Prévert, de Brassens à Bobby Lapointe en passant par Victor Hugo, ou Nilda Fernandez, je prends tout, je trierai après.

Qu'il me soit permis encore d'évoquer un vieux souvenir de dimanche ensoleillé de la Pentecôte, de ce vieux Lagarde et Michard du XIXe siècle ouvert entre elle et moi. Nous étions étendus sur des matelas de plage, nous révisions le bac, mais il faisait chaud, nous tournions les pages distraitement, au gré de nos envies, lisant à quatre yeux les poèmes, soulignant d'un doigt pointé, un vers qui nous paraissait remarquable. Tendre moment, inoubliable moment, quand tout à coup :

Près de moi vint s'asseoir

Un pâle enfant vêtu de noir

qui me ressemblait comme un frère.

Vigny ? Musset ? Lamartine ? Stendal ? Je ne sais plus, après tout, vous n'avez qu'à chercher.

Pardon à tout ceux que j'ai pu oublier, ils méritent tous mon respect.